

Conférence sur la conférence sur l'autorité du Général Instin
#8

Les inclinaisons du ciel

Conférence donnée par Nicole Caligaris
le 5 février 2015 à la librairie du Bruit du temps
pour la Maison des Écrivains et de la Littérature
dans la série de conférences sur le climat à l'instigation de Cécile Wajsbrot

« Il s'agit d'aller de l'avant, d'être en mouvement, sans peur.

[...]

Notre mission est de devenir plus humain.

Ce qui est très difficile.

Il y a quelque chose de nouveau sous le soleil.

Certains essaient de nous convaincre qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil,
mais si, il y a bien quelque chose de nouveau sous le soleil ! »

Wayne Shorter, *in Albert Aylor, témoignages sur un holy ghost*,
Franck Médioni dir., Le Mot et le reste, 2010

Les inclinaisons du ciel

Extraits des archives du Général Instin,
présentés par Nicole Caligaris

Depuis que j'ai travaillé aux archives du Val de Grâce pour un ouvrage sur la guerre de 14, et à la suite d'une erreur de classement, j'ai entrepris d'étudier les documents d'un officier du Génie, le Général Instin, qui, vers 1903, avait rassemblé un étrange dossier disparate pour préparer une conférence sur l'autorité qui n'aura jamais lieu. Pardonnez-moi, je n'ai pas réussi à m'extraire de ce sujet pour convertir mes recherches aux préoccupations qui auraient dû nous réunir ici.

Je présenterai simplement quelques extraits d'un ensemble qui porte en titre, sur son premier feuillet, Les inclinaisons du ciel.

I

Dossier René Gui de Considrant Compilation pour une étude philologique

*Examen d'une hypothèse :
l'influence à travers les âges d'un manuscrit perdu
évoqué par Giordano Bruno dans son De Vinculis comme « le grimoire des bergers »*

#1
1493

La confession du colporteur

Procès d'inquisition mené par Monsieur l'Abbé de Monceau
le 16 mars de l'année 1493 à Bourg-Sur-Izelle
adapté du latin par René Gui de Considrant

L'obscurité tombait des montagnes, le ciel sentait le fer, Monseigneur devait se rendre au monastère des Pénitents mettre de l'ordre dans la confrérie qui avait lié affaire avec les hommes qu'on appelait ici « les meneux » parce qu'ils menaient les moutons aux alpages, c'est du moins ce que je crus quand j'entendis prononcer pour la première fois ce mot qu'on ne prononçait qu'en faisant le signe de la croix.

Je suis colporteur, je vends de petites choses utiles aux gens. Mais ce qui fait le succès de mon commerce ne se trouve pas dans mon bagage : au prix modeste d'un ruban, je vends ce que mes yeux ont vu, ce dont je puis, comme à présent, la braise brûlant ma paume, jurer. Je jure que ce que je vais dire, mes yeux l'ont vu.

Nous prîmes le chemin sous une pluie cinglante. Le sentier ruisselait, nos pieds glissaient, le cheval que montait Monseigneur tressaillait à chaque coup de tonnerre, comme nous, car ce tonnerre était effroyable, Monsieur l'Abbé, et, plus effroyable encore, nous entendîmes qu'une voix se formait entre les poches malignes des nuages où fourmillaient toutes ces bêtes abominables que le ciel retient pour en garder hors de portée les jardins de la terre, et cette voix que je ne saurais vous décrire, qui ne pouvait appartenir qu'à un esprit et un esprit puissant, le petit qui se tenait à côté de moi souffla que c'était celle du « meneux ».

Je confesse avoir entendu cette voix, Monsieur l'Abbé, chuchotant dans la langue de Satan des mots que l'on ne comprenait pas, et la monture de Monseigneur fit un écart qui faillit lui coûter la vie. Les hommes de sa garde tombèrent à genoux dans la boue et Monseigneur lui-même éleva sa crosse en direction du ciel en commençant le *Pater* d'une voix si intense que nous reçûmes un peu de paix en nos cœurs. Nous nous mîmes en prière avec lui et chantâmes, de toutes nos forces, les litanies et l'*Ora pro nobis*.

Nous avons prié, Monsieur l'Abbé, les hommes et les prêtres de la suite de Monseigneur, le curé du village et moi, simple colporteur que Dieu avait placé ce jour-là au milieu de sa terrible colère, pour une faute que je jure n'avoir pas commise.

Monseigneur était devenu illuminé, tressautant comme l'éclair lui-même. Depuis le haut de la montagne, une ténèbre tombait qui saisissait les innocents. Voilà, Monsieur l'Abbé, ce que j'ai vu : Monseigneur, dont la pourpre flambait dans la nuit à chaque morsure de l'éclair, dont la tête nue prenait elle-même l'éclat de la lumière, dont les yeux brillants cherchaient au ciel le malin qui s'était rendu maître du monde, Monseigneur, dont le vent ouvrait l'habit sur un torse bleu qu'il ne songeait plus à couvrir, Monseigneur menait droit dans la gueule de l'orage une procession de pèlerins tremblants, sans feu, qui avançaient en se tenant les uns aux autres dans le pire noir de la terre où roulaient ensemble le tonnerre et la voix du « meneux » qui commandait aux nuages.

Faites de moi ce que vous voudrez, Monsieur l'Abbé, je suis un bon chrétien et je n'ai pas menti.

Nous vîmes se cabrer toutes les créatures de Satan qui se roulaient dans l'air obscur à qui la crosse de Monseigneur fit cracher une couronne de lumière, nous vîmes se tordre dans les nuages les cornus noirs, les outres à queue de serpent, les bêtes à écailles et les rats.

L'ensemble de la terre et du ciel forma une sphère dont on ne savait plus reconnaître ce qui appartenait au monde d'en haut et ce qui appartenait au monde d'en bas. Une force glacée fit tourner

cette sphère et nous dedans, aveugles, perdus, accrochés aux basques des autres et je ne sais comment je me trouvais en train de fuir, seul, à l'écart du chemin, à flanc de montagne, dans la futaie dont les troncs gémissaient comme des morts et voilà comment je me suis retrouvé seul au monastère. Oui, Monsieur l'Abbé, vous me parlez de ces choses du diable et je les ai vues, en arrivant par les champs que les moines cultivent, j'ai vu, non pas de saintes croix, mais des plumes d'aigle plantées en terre, des pieux dressés, avec des haches fixés sur leur sommet, le tranchant tourné vers le ciel.

1732

Le récit de la chanoinesse de Marin Bourbon

d'après les lettres écrites à sa sœur au cours de l'été 1732
extraits choisis et adaptés par René Gui de Considrant

J'ai appris de notre lingère une conjuration contre l'orage :

« Pierre, pierre
garde-nous du tonnerre
Sainte-Barbe, Sainte-Barbe,
chassez foudres, tempêtes et vents. »

Barbe est le nom de baptême choisi pour notre nouvelle cloche. Je n'ai pu m'empêcher de courir pour toucher le métal merveilleux et admirer la fine gravure à l'effigie de la sainte, sa tête décollée tenue entre ses deux mains contre son cœur, le glaive posé à ses pieds, au centre d'un arc-en-ciel percé d'éclairs.

Le ciel était si noir, que nous sommes tombés brusquement du plein jour dans le crépuscule, alors que midi n'avait pas sonné et que nous sommes en août, ce qui veut dire, ici, un soleil rayonnant, sans moiteur, au contraire de notre belle île dont je regrette les vanilles, les orchidées, les largesses de la terre qui nous aime comme nous l'aimons.

Les propriétaires et les métayers se sont rendus auprès de Monseigneur pour le prier de venir baptiser et hisser incontinent la cloche Barbe et de la faire sonner pour tenter d'écarter l'orage.

La pluie commença pendant le baptême, elle forçit en un instant, si bien que Monseigneur donna vite la permission de hisser la cloche dont nous guettâmes les premiers tintements. Ce fut le tonnerre qui retentit. Et il s'éleva, comme en écho à son roulement, de toutes les directions à la fois, une voix étrange. Elle prononçait des paroles que je ne pus saisir mais qui ne pouvaient être que des blasphèmes. J'entendis murmurer : « Le meneur de nuées ! » Je vis sur les bancs qu'on tirait furtivement des tabliers des poignées de sel.

Voici ce que j'ai appris, cette fois par ce berger qui s'est brouillé avec les autres quand ils sont descendus, pour Pâques, défilé au son de ce fifre qui vous retourne les sangs, le premier portant sur les épaules l'agneau qu'ils venaient offrir à Monseigneur. Mon berger dit que les gens leur donnent du bon argent par crainte des sorcilières dont ils ont le secret. Il raconte que tous les hommes du pays ont cette coutume de porter une pierre polie dans la poche pour se protéger de la foudre et des meneurs de nuées qui savent les maléfices pour commander les directions de l'orage aux « quatre climats du ciel », comme dit mon berger à la mode d'autrefois.

Et j'ai vu cette chose que tout le monde craint : la grêle. Des billes de glace commençaient à tomber du ciel, avec une force à laquelle le malin devait prendre part.

Eh bien, me croiras-tu ? On entendit à ce moment sonner la cloche nouvelle, et devant la voix claire de notre Barbe, le grondement s'évanouit, se transforma en souffle, en vent bienveillant qui épargna le bourg et les champs.

#3

1839

Les recours contre l'orage dans les contes de Bretagne
Étude d'Anatole Cochon de Lapparent
pour une contribution aux
Mémoires et dissertations sur les Antiquités nationales et étrangères
de la Société royale des antiquaires de France
séance du 12 décembre 1839

Certains indices me poussent à rapprocher le conte de Barbe bleue du culte de sainte Barbe. Une chanson bretonne, donne une version du conte bien différente de celle fixée par Perrault : ce ne sont pas les secours, tandis que la jeune épouse se livre à l'exploration du château, c'est le retour de Barbe bleue, que guette avec effroi la sœur du haut de la tour, comme sainte Barbe, représentée en haut d'une tour, guette les signes de l'orage dont elle a la réputation de protéger les cultures.

Persécutée pour s'être convertie au christianisme, Barbe, dénoncée par un berger, la chose a son importance, fut enfermée au donjon, torturée et, pour finir, décapitée par son père, que la foudre anéantit à l'instant de son forfait, ce qui, dans l'imagination populaire, associa à la sainte la puissance du feu du ciel.

Nous trouvons exprimée dans le conte de Barbe bleue l'anxiété des hommes incapables de maîtriser les conditions de leur existence, qui ne peuvent ni en prévoir les aléas ni s'en prémunir par leurs propres moyens et nous pouvons voir dans ce récit une version pré-chrétienne de la lutte magique contre l'orage, le thème du trousseau de clés évoquant les cloches des troupeaux, ce qui nous ramène aux bergers.

La tradition leur prête des savoirs de sorciers, les pense capables de conduire l'orage, peut-être à cause de l'aspect moutonnant des nuages. On trouve consigné cet « art de diriger les nuées » au VIII^e siècle, dans un capitulaire de Charlemagne où il est associé aux bergers et à un ouvrage dont le manuscrit est perdu : *Le Tempestaire*.

Des recours encore plus archaïques se pratiquent toujours en Bretagne où les « pierres à tonnerre », ces cailloux allongés qu'on dit tombés du ciel, servent de talisman contre la foudre, et où, les jours d'orage, l'on peut voir, fixées sur les clôtures, des haches de pierre le tranchant tourné vers le ciel.

Remarques préparatoires à un exposé sur l'influence d'un manuscrit disparu René Gui de Considrant

Principe

Tels les physiciens s'efforçant de comprendre les éléments de la nature, et qui observent les effets de la catastrophe pour en reconstituer l'origine, le philologue cherche à déceler dans ses documents les traces d'un manuscrit perdu dont la tradition a conservé la mémoire.

Historique

Tempestaire : le terme désigne, en Occitanie, ces « meneurs de nuées » évoqués dans nos récits. Le manuscrit est mentionné dans un ouvrage extrêmement précieux pour le philologue : *Le petit Mauresque, Dictionnaire de la langue franque*, Marseille, 1830, qui évoque une transcription du *Tempestaire* comme seul et unique écrit de cette *lingua franca* dont, depuis le Moyen Âge, les commerçants et les bagnards des ports de Méditerranée ont gardé l'usage.

Cet ouvrage, ce sont ceux qui le condamnèrent qui nous l'ont fait le mieux connaître. En 1376, le *Directorium inquisitorium* du terrible Inquisiteur Général d'Aragon, Nicolas Eymerich, donne pour la condamner cette citation du *Tempestaire* :

« Toutes choses de l'univers étant liées ensemble, celui qui sait comprendre toutes les choses ensemble connaît l'art de lire et de lier les inclinaisons du ciel, et la terre est vassale du ciel, et les quatre climats dominant toutes les directions et tous les mouvements du monde. »

Nous observons ici la trace du passage au mot « climat », que nous utilisons à présent dans un sens plus large mais qui, alors, désignait « les inclinaisons du ciel, » à savoir les subdivisions du ciel et le rapport entre la terre et les corps célestes.

Ce terme de climat, nous le retrouverons dans l'ouvrage rédigé en 1379 par « le bon berger » Jehan de Brie, *Le Bon Berger, ou le Vray régime et gouvernement des bergers et bergères*, tout premier code professionnel. L'ouvrage évoque ces « quatre climats du monde », devons-nous y déceler une citation cachée du grimoire des bergers ? Nous penchons dans ce sens. L'insistance du titre sur le *bon* berger, le *vrai* régime, nous amène à penser que ce code fut conçu en réponse au *Tempestaire*, et pour en contrarier l'occulte influence.

Commentaire

Nous voyons, dans nos documents, la lutte entre le savoir ancien des bergers et le pouvoir de sainte Barbe autrement dit de l'Église qui s'employait à éliminer ces pratiques coutumières dont les fondements magiques effrayaient. Les croyances archaïques persistent pourtant sous le pouvoir religieux puis sous celui de la connaissance. Mais cette lutte est le masque d'un conflit plus ancien. Nomades, les bergers prêtent leur voix à l'orage, fléau des sédentaires qui ont reproduit au sol la partition du ciel et tracé sur la terre des subdivisions et des limites dont l'ordre occupe tout leur esprit tandis que leurs cultures dépendent du ciel, et c'est en quoi la terre est « vassale. »

II

Rapport de l'ingénieur Diois

à monsieur René Gui de Considrant,
propriétaire du domaine viticole de Chouppes, en Poitou,
sur les moyens scientifiques de se prémunir de la grêle
le 21 juin 1902

Les nuages sont des masses d'air emplies de gouttes d'eau dont on a longtemps cru qu'elles étaient creuses comme des bulles ce qui leur permettait de flotter. Elles ne sont ni creuses ni flottantes, elles sont pleines d'eau, elles pèsent, elles tombent. Le nuage est un système dont la permanence n'est qu'un effet d'optique : il se produit en son sein ce que nos sens ne nous permettent pas de voir, il se détruit et se reforme constamment, en se refroidissant et se réchauffant au contact de l'air, chaud vers la terre et plus froid en hauteur. La théorie de la formation de la grêle a encore bien des lacunes, mais nous savons que ces nuages particulièrement sombres présentent de grands écarts de température entre leurs parties hautes et leurs parties basses.

Trois inventions pleines de promesses répondent à ces lois.

#1

La division de l'air

De l'efficacité des canons paragrêle
discutée par les experts
au cours du troisième congrès international de défense contre la grêle
organisé les 15, 16 et 17 novembre 1901 par la Société Régionale de Viticulture, à Lyon, à la
suite des congrès italiens de Padoue et Casale Monferrat.

L'on prête à la voix des cloches la vertu de modifier l'état du ciel par ébranlement de l'air, et de provoquer une ondulation de nature à dissiper les nuages. Bien que les physiciens le contestent, c'est sur ce principe que le génie militaire s'est mis au service de l'agriculture, dès 1527, 1530, en substituant à la cloche le canon. Benvenuto Cellini et Leonardo da Porto ont su protéger Rome et Vicence de la grêle par des tirs en l'air. Saluons dans cet acte de tourner les canons vers le ciel les prémisses d'un progrès qui finira par détourner la civilisation des inquiétudes vis à vis de Dieu pour la tourner vers le savoir des hommes.

Nous avons le récit d'une expérience réalisée en 1856 dont nous devons tirer les enseignements si nous souhaitons disposer sur vos terres des canons paragrêle.

Rapport du commissaire en chef des poudres et salpêtres de la Loire

« Nous avons fourni à M. Clerjon 200 Kg de poudre aux fins de protéger son domaine contre la grêle par le moyen de cinquante-trois canons de fort calibre, lançant une fumée tourbillonnant en anneau. L'expérience a engendré un certain gâchis. Les paysans appelés pour opérer les tirs le firent dans le plus grand désordre, quittant leur poste à tout instant pour aller chercher leur salaire qui était du vin à volonté. Certains s'endormirent, il éclata une bagarre qui attira peu à peu tous les hommes et les canons restèrent muets à l'exception du poste que tenait M. Clerjon dont les tirs isolés réduisirent cet imposant dispositif à une artillerie débile et sans effet. On renonça à poursuivre l'expérience. »

La pénétration des fluides

Du comportement des gouttes de pluie
et des bulles qu'elles produisent à la surface des flaques,
étudié au moyen de la technique photographique
par les savants britanniques

Il se trouve qu'au cours de notre enquête le hasard de quelques heures à perdre en gare de La Roche nous a mis en relation avec un jeune Écossais d'Édimbourg, lecteur comme nous de Stevenson. Le jeune Adam a pu assister aux dernières conférences de la prestigieuse Edinburgh Academy et découvrir là des recherches stupéfiantes.

Synthèse du jeune Adam

« À la moitié du XVII^e siècle débutent les observations des chasseurs de cristaux de neige. Citons pour mémoire le célèbre *Observing the Wonderful Configurations of the Smallest Shining Particles of Snow*, John Nettis, 1775, ou récemment la collection de photomicrographies de Wilson Bentley, agriculteur dans le Vermont.

Ce n'est pas la neige qui nous intéresse mais le fait que, depuis 1885, Bentley utilise pour sa collection naturaliste la technique de la photographie. C'est en effet la conjonction des évolutions récentes de cette technique et de la lecture de Stevenson qui donne naissance, chez nos compatriotes écossais comme chez nos voisins britanniques, à de remarquables travaux.

Sir Charles Vernon Boys, dit « *The Magician* », grand inventeur d'instruments de précision et physicien prisé du public de la Royal Society, a mis au point des plaques photographiques qui lui ont permis de conduire une magistrale étude des bulles de savon. Le même utilisa, pour une expérience sur la brume, le canon, conçu en 1867 par le grand mathématicien et physicien écossais Peter Guthrie, et capable de tirer, depuis les fenêtres d'Exhibition Road, d'immenses ronds de fumée enveloppant les passants londoniens que le phénomène ne semblait point troubler.

L'idée provenait peut-être de la forte impression que produisirent les démonstrations d'un autre physicien écossais, l'édimbourgeois James Clerk Maxwell. En 1860, Maxwell confectionna, pour ses conférences sur les anneaux tourbillonnants, un cylindre d'images en mouvement montrant, selon sa propre description, “ une fontaine qui projetait des gouttes dont les couleurs semblaient se modifier à la manière d'un arc-en-ciel ”.

C'est là que nous voulons en venir, aux gouttes, et aux bulles qu'elles forment en tombant dans une flaque, telles que les a examinées le physicien Arthur Worthington, grâce à l'utilisation du flash photographique mis au point en 1890, et à la réalisation par ses soins de l'extraordinaire machine à éclaboussures présentée dès 1895 à la Society for Promoting Christian Knowledge lors de sa conférence *The Splash of a Drop*, première étude rigoureuse de l'impact des gouttes et de la forme des bulles qu'elles produisent en explosant à la surface de l'eau, soit “ une infinité de petites fontaines de cristal ” pour le regretté Stevenson — rappelons qu'il fut élève de l'Edinburg Academy — dont la poétique observation fut à l'origine de la curiosité du savant. »

Esprit entreprenant, le jeune Adam a en vue de déposer le brevet d'une invention issue de la science des gouttes et destinée à convertir une pluie violente en douce ondée bénéfique au gazon.

L'inversion du temps

D'un mécanisme sur le point d'être réalisé
d'après le principe du Démon de Maxwell¹
par les frères Caligari, forains napolitains

En 1865, les frères Caligari reprennent de leur père un spectacle avec lequel, en passant par l'Allemagne où ils laissent une forte impression, ils parcourent le nord de l'Europe. Ce spectacle montre un automate d'une stupéfiante sophistication, à qui les frères Caligari font résoudre, par le mécanisme de son horlogerie, des énigmes mathématiques tout comme des énigmes psychologiques, car cet enfant de la science est un être complet.

Ils présentent leur numéro dans la ville d'Edimbourg en mai 1870, nous le savons par la note plaisante qu'en donne au bulletin de l'Edinburgh Academy l'éminent physicien James Clerk Maxwell. « *Devil thing* » écrit-il à propos de l'extraordinaire automate napolitain.

En 1871 Maxwell conçoit une expérience imaginaire. Mettons que vous allumiez un poêle dans une pièce fermée, et que ce poêle s'éteigne, ce qui fait qu'il n'y a plus de production de chaleur. Notre pièce présente alors un pôle chaud, l'espace proche du poêle, et un pôle froid, n'est-ce pas, l'espace le plus éloigné de ce poêle. Telle est notre situation de départ. Nous sommes tous convaincus, en nous référant à notre expérience, que la pièce ne saurait conserver bien longtemps la séparation des deux températures et que, l'air proche du poêle réchauffant l'air distant du poêle, l'air distant du poêle refroidissant l'air proche du poêle, elle va progressivement atteindre une tiédeur uniforme. Très bien.

Maxwell imagine un démon dont les sens suraigus lui permettraient de distinguer les particules de l'air en activité dans notre pièce qui, du côté chaud, vibronnent tandis que dans la partie froide elles paressent. Maintenant, si nous dressions, au milieu de la pièce atténuée, une cloison pourvue d'une trappe, le démon de Maxwell serait capable de faire passer, par cette trappe, les particules lentes d'un côté de la pièce et les particules rapides de l'autre, autrement dit de reconstituer, à partir de la température uniforme, la division entre partie chaude et partie froide, ce qui signifie qu'il serait capable d'inverser le cours du temps dont la caractéristique est précisément d'être irréversible.

Dans l'esprit même de notre physicien, ce n'était là qu'une fable destinée à l'examen critique du second principe de la thermodynamique. Mais les ingénieux frères Caligari, à présent retirés dans leur village de Pausilippe, ont employé tous leurs efforts à réaliser le mécanisme d'un automate capable de réagir à la vitesse des particules et de régler la température de sorte à assurer en toute saison, en toute circonstance, un climat mesuré, fluctuant entre le chaud et le froid à l'intérieur de bornes raisonnables, un climat favorable à la maturation des cultures et exempt de ces chaos qui provoquent la misère et l'affliction des hommes.

Sachez qu'au terme d'un patient labeur, Messieurs Caligari approchent du succès. Comme nous leur avons transmis notre vif intérêt pour leur invention, ils ont accepté de mettre à votre disposition leurs dessins et maquettes lorsque vous aurez versé l'acompte garant de votre bonne foi.

Il va sans dire que le bénéfice de cette tempérance s'étend au-delà de quelques nuages chassés du dessus des vignobles, il s'étend au monde lui-même, qui n'a besoin ni de sécheresse, ni de grêle mais d'une météorologie réglée que la science sera bientôt à même de produire, car l'équilibre en toute chose, la correction de la nature, la prévention de ses caprices et la domination de ses écarts ne peuvent qu'entraîner le bien être des hommes, dissuader leurs crimes et établir partout la paix.

¹ Nous remercions le Docteur Senges d'avoir porté à notre connaissance le principe de cette invention.

Nous tenons désormais les nuages et autres phénomènes météorologiques comme un des problèmes de première importance posés à notre science pour l'inciter à accomplir les progrès les plus utiles. Nous avons montré que ces progrès sont engagés et combien certaines expériences encore balbutiantes méritent la plus sérieuse attention.

Addendum
In-quarto disparate de provenance inconnue

Notre dispute se figea dans un des ces silences qui disent l'épuisement des adversaires dont la concentration se perd dans les nuages. Nous n'avions pas établi s'il y avait plus de folie chez les savants, chez les croyants ou les sorciers, ni si, par quelque mathématique du hasard, les faits se montraient favorables aux conjonctions improbables et aux ambitions saugrenues. Mais tout cela était un jeu, dans les circonstances où nous nous trouvions. Notre cellule ne faisait pas quatre mètres carrés, nous passions la majeure partie du jour de part et d'autre du soupirail qui nous donnait un peu de lumière. Que faisons-nous ? Nous rêvions tout haut, l'un et l'autre, en discutant de l'état du ciel que nous ne voyions pas. Qu'attendions-nous de tout cela ? Nulle embellie, « *le souterrain durera ô impatient...* », mais quoi ? L'espoir que le réel ne soit pas sans appel, qu'il reste ouvert, informulable, surprenant, neuf, troué de possibilités inimaginables et, grâce à la fantaisie des hommes, moins hermétiquement clos que cette cave dont nous partagions l'obscurité.